

CONTACTS INTERLINGUISTIQUES ENTRE LE KARIB ET LES CRÉOLES DES CÔTES GUYANAISES

par Odile Renault-Lescure

Entre les sociétés amérindiennes dont la présence dans les Guyanes est antérieure à l'occupation européenne et les sociétés qui s'y sont installées postérieurement, comme les sociétés créoles, se sont établis des contacts dont nous allons tenter ici de cerner un des aspects, l'aspect linguistique. Cela nous conduira à essayer d'en mesurer l'impact dans le développement des langues parlées par ces sociétés, leurs apports réciproques et les facteurs qui ont joué un rôle dans ces dynamiques linguistiques. Notre analyse se limitera aux relations entre une langue karib, le galibi, parlé dans les régions côtières du Surinam et de Guyane française, et les créoles parlés dans ces mêmes régions, le sranan, communément appelé taki-taki, et le créole guyanais.

Le galibi était déjà parlé sur les côtes guyanaises aux temps pré-colombiens, les sociétés Karib, venues du bas Amazone se partageant l'occupation des rivages avec les Arawak, plus anciennement occupants de la région, originaires d'Amazonie centrale. Cette langue galibi, dont on a des attestations très tôt (Boyer, 1654; Pelleprat, 1655; Biet, 1664), est parfois identifiée (Frederici, 1960), comme le karib «de terre ferme», par opposition au karib «des îles» rapporté par Breton, langue arawak dont le lexique est composé pour une large part d'emprunts karib, résultats de l'histoire de la conquête des Petites Antilles par les Galibi.

Lorsqu'apparaissent les langues créoles, dès le XVII^e siècle, pour le créole guyanais (*Atlas de la Guyane*, 1979), le galibi témoigne déjà des premiers chocs avec les Blancs: le nombre de ses locuteurs est passé, entre 1650 et 1700 (*Atlas de la Guyane*, 1979), de 3000 à 1500 et son lexique s'est augmenté d'emprunts espagnols, portugais, hollandais, autant de mots nouveaux pour désigner l'introduction de ces objets qui induisirent des changements technologiques définitifs.

En voici quelques exemples, attestés dans les premiers documents sur le galibi (tous les exemples galibi transcrivent les mots dans leur forme phonologique actuelle et figurent dans le lexique de Renault-Lescure, 1985):

Odile Renault-Lescure, ORSTOM, France
© 1990, *Études créoles*, vol. XIII, n° 2, pp.

pi:la «voile» < esp. ou port. vela cf. Boyer
 kami:sa «tissu, pagne» < esp. ou port. camisa cf. Biet
 sapa:to «chaussure» < esp. sapato cf. Pelleprat
 kasu:lu «perle de verre» < port. casu:lo cf. Biet
 subi:kili «miroir» < holl. speigel cf. Boyer
 ala:kabu:sa «fusil» < esp. arcabuz «arquebuse» cf. Boyer
 a:sika:lu «canne à sucre» < esp. ou port. azucar «sucre» cf. Biet
 pe:lo «chien» < esp. perro cf. Pelleprat
 pa:ka «bovin» < esp. ou port. vaca cf. Biet
 palansisin «Français» < port. francês, esp. francés cf. Boyer
 kale:da «papier, livre» < esp. port. carta «lettre» cf. Boyer

De cette première période coloniale, marquée, tant au Surinam qu'en Guyane française par des activités commerciales entre Amérindiens et colons, mais aussi par des hostilités et des combats viennent encore quelques emprunts qui s'ajoutent aux premiers; puis, à l'image des relations de marginalisation des Galibi par rapport aux colonies dès la fin du XVIII^e siècle, et après la période des missions jésuites, les influences des langues européennes s'effacent.

C'est alors qu'on voit apparaître dans les relevés de vocabulaire suivants les premiers emprunts à des langues créoles, au sranan d'abord (les exemples sranan sont extraits du *Woordenlijst Sranan Nederlands English*, 1980):

relevé par Crevaux (1882):
 watalakan «cruche» < sr. watrakan
 relevés par de Goeje (1910):
 tala:pu «échelle» < sr. trapoe
 ki:si «caisse» < sr. kisi
 suwa:pulu «allumette» < sr. swafro
 lampu «lampe» < sr. lampoe
 pusipusi «chat» < sr. poespoesi
 polo:min «farine de froment» < sr. bron
 bi:li «bière» < sr. biri
 kondele «village» < sr. kondre
 kele:ge «église» < sr. kerki
 sondu «péché» < sr. sondoe
 yu:lu «heure» < sr. joeroe
 siko:lo «école» < sr. skoro

puis au créole guyanais:

relevé par de Goeje (1910):
 sansu «unité monétaire de 5 centimes» < cr. sansu

Et notons que, depuis le début du XX^e siècle, les missionnaires du Surinam voyaient leurs activités auprès des Amérindiens facilitées par l'extension de leur pratique de la «lingua franca», même si tous ne la connaissaient pas (Hoff, 1968).

Les premières marques d'influence lexicale des créoles, notamment du sranan, apparaissent donc au cours du XIX^e siècle. Les emprunts extraits de de Goeje

ont été ici notés sous leur forme actuelle, mais ils furent collectés sous une forme phonologique non encore intégrée au galibi (exemple du dernier de la liste ci-dessus, noté par l'auteur «skyala»), ce qui traduit un usage récent.

Par la suite, l'emprunt lexical aux langues créoles va se développer suivant des modalités particulières sur lesquelles nous reviendrons plus loin.

L'histoire des contacts des créoles avec les langues amérindiennes est plus difficile à cerner car elle se mêle sans doute au processus de création même des créoles. Néanmoins l'observation des vocabulaires permet quelques remarques sur les apports amérindiens à leurs lexiques.

Ne disposant pas d'un matériel lexical complet, j'ai choisi quelques champs lexicaux, non pas au hasard, mais guidée par les tendances qui se dégagent à la lecture des différents documents, lexiques, dictionnaires et grammaires, et qui faisaient apparaître des zones privilégiées d'apports amérindiens, zones liées au milieu naturel et à son exploitation. J'ai donc consulté par la suite des flores (*Flora of Surinam*, *Flore de la Guyane française*), ainsi que les «Pharmacopées traditionnelles en Guyane» (Grenand, Moretti et Jacquemin, 1987).

Observons en premier lieu une liste de noms de palmiers, famille de plantes d'importance essentielle dans l'économie traditionnelle amérindienne — fruits, palmes, bois, usages médicaux (les transcriptions orthographiques sont celles des ouvrages desquels ont été extraits les noms):

PALMAE

<i>Noms scientifiques</i>	<i>Créole guyanais</i>	<i>Sranan</i>
<i>Astrocaryum mumbaca</i> Mart	ti ouara	pakiramaka
<i>Astrocaryum paramaca</i> Mart	counana	paramaka
<i>Astrocaryum sciophilum</i> Miquel (Pulle)	mouroumourou	boegroemaka pingomaka
<i>Astrocaryum vulgare</i> Mart.	aoura	awara
<i>Attalea regia</i> Mart.		
<i>Attalea maripa</i> Mart.	maripa	maripa
<i>Bactris elegans</i> Barb. Rodr.	zagrinette	heegronmaka
<i>Bactris maraja</i> Mart.		
<i>Bactris monticola</i> Barb. Rodr.	zagrinette	koemba kiskismaka
<i>Desmoncus</i> sp.	ti ouara	bambamaka
<i>Euterpe oleracea</i> Mart.	pino ouasseye	pina
<i>Geonoma baculifera</i> Kth.	uai	tas
<i>Iriarteia exorrhiza</i> (Mart.)	aoura mon pé	ingipina ingiprasara
<i>Manicaria saccifera</i> Gaertn.	toulouri	troeli
<i>Mauritia flexuosa</i> L.	bâche	morisi
<i>Oenocarpus bacaba</i> Mart.	comou	koemboe
<i>Oenocarpus bataua</i> Mart.	pataoua	patawakoemboe

On constate que la majorité des noms de palmier, que ce soit en sranan ou en créole guyanais, sont d'origine amérindienne :

counana, mouroumourou, aoura, maripa, parepou (paripoe), ouasseye (pina, prasar), uai, toulouri (troeli), morisi, caumou (koemboe), pataoua.

D'autres sont des composés dont un des éléments est repris dans la liste ci-dessus :

ti ouara, aouara mon pè, gros caumou, gran maripa.

Le reste des noms, une minorité, a une autre origine, avec en sranan une forte proportion de noms composés.

Mais si l'on change de famille botanique et que l'on observe des noms d'Euphorbiaceae et de Caesalpiniaceae, plantes d'usages divers, ici principalement médicinal, on observe une forte proportion de noms de plante d'origine non amérindienne, souvent descriptifs.

EUPHORBIACEAE

<i>Noms scientifiques</i>	<i>créole</i>	<i>sranan</i>
<i>Jatropha urens</i> L.	zouti lance	krasiwiwiri
<i>Euphorbia cotinifolia</i> L.	nivrée indien	koenapalu
<i>Euphorbia prostrata</i> Aiton.	madlomé	merkiwiwiri
<i>Hura crepitans</i> L.	bois diable	posentri
<i>Manihot esculenta</i> Crantz.	manioc	bitakasaba
<i>Maprounea guyanensis</i> Aublet.	radié chancre	pikintiki
<i>Omphalea diandra</i> L.	liane papaye	baboen-noto
<i>Phyllanthus amarus</i> Schum. et Thonn.	graine en bas feuille	djarbita finibita
<i>Phyllanthus subglomeratus</i> Poir.	counami	koenami
<i>Ricinus communis</i> L.	palma-christi	krapata

CAESALPINIACEAE

<i>Noms scientifiques</i>	<i>Créole guyanais</i>	<i>Sranan</i>
<i>Bauhinia kunthiana</i> J. Vogel.	échelle toti	sekrepatoetrapoe
<i>Cassia alata</i> L.	bois dartre	smeriwiwiri srabikiwiwiri
<i>Cassia occidentalis</i> L.	café zerb pian	jorkapesi
<i>Copaifera guianensis</i> Desv.	coupawa bois capayou	oproee-oedoe
<i>Eperua falcata</i> Aublet.	wapa	biri-oedoe
<i>Hymenaea courbaril</i> L.	courbaril caca chien	loksi
<i>Dicorynia guyanensis</i> Amsh.	angélique	basraloksi
<i>Caesalpinia Bonduc</i> Roxb.	zieu bourrique	
<i>Vouacapoua americana</i> Aubl.	wacapou	waktipikino broin-ati

Ajoutons à cela une liste de mots d'origine amérindienne utilisés dans la dénomination d'éléments de la culture matérielle (extraits du dictionnaire du créole dit «karipuna» (Picanco Montejo, 1988), dialecte du créole guyanais parlé par des communautés indigènes Karipuna dans le Territoire de l'Amapa, au Brésil, et du *Woordenlijst* (1980):

<i>Créole karipuna</i>	<i>Sranan</i>	<i>Français</i>
amak	amaka	hamac
butu	boetoe	bâton
huku	roekoe/kuswe	roucou
kabe		case
kasab	kasaba	galette de manioc
katuhi		hotte
kaxiri	kasiri	bière de manioc
	kasripo	jus de manioc
khukhu	koerkoeroe	panier
	kroejara	pirogue
kui		calebasse
	makoki	vannerie
manahé	manari	tamis
	matapi	presse à manioc
pagha	pagara	panier
	sakoera	crème de manioc
	simali	râpe à manioc
uauahi		éventail à feu

Il n'y a cependant pas d'exclusivité: le champ lexical du travail du manioc, par exemple, présente d'autres formations, simples (kulev «presse à manioc», platin «plaque de cuisson du manioc») ou complexes (manahé fin, manahé kwak désignent divers tamis).

En outre il faut noter que ces noms non seulement sont issus de langues différentes — tupi, karib, arawak — mais témoignent de contacts divers, directs ou indirects avec les populations amérindiennes.

Les Européens ont nommé tôt certaines plantes ou animaux, dont les noms empruntés aux langues amérindiennes, apparaissent dans la littérature «coloniale». On les retrouve répertoriés dans le dictionnaire américaniste de Friederici, avec leurs premières attestations. C'est le cas par exemple de «awara», «maripa», «toulouri», «kumu»... ou «carapa», «courbaril», «manioc»... ou «huku», «katuhi».

D'autres, comme «kunami» (karib et tupi) ou «kunapalu» (karib) pour les noms de plante, ou «uauahi», «pagha», d'emplois plus régionalisés, semblent liés à des contacts directs.

À partir de ces quelques remarques, que peut-on dire du rôle des langues amérindiennes dans le développement des créoles?

Si les apports amérindiens, et parmi eux karib ou plus spécifiquement galibi, ont contribué à la dénomination d'un milieu nouveau et de son exploitation, d'un certain contact culturel, il semble qu'ils ne furent pas l'outil de dénomination prédominant de l'inconnu. La création lexicale créole semble plus s'appliquer à interpréter son expérience de la nouveauté en la rapprochant du connu.

C'est un des aspects abordés par Grenand et al. lorsque ces auteurs soulignent la part due aux facteurs historiques dans la composition de la pharmacopée créole. Ils rappellent que les premiers voyageurs et les premiers colons utilisaient largement les plantes médicinales soit en acclimatant des plantes européennes ou d'autres régions tropicales, soit en attribuant aux plantes guyanaises les noms et les usages de plantes connues, et ajoutent « Plus tard, les esclaves noirs firent de même d'autant plus facilement qu'ils retrouvaient une flore tropicale qui leur était familière » (1987:40)

Reprenons maintenant l'observation des mots galibi empruntés aux créoles.

Ils s'organisent de manière frappante suivant une stratification chronologique:

— une vague d'emprunts au sranan: ces mots totalement intégrés aux structures phonologiques, morphosyntaxiques et sémantiques du galibi n'ont pas de concurrent, ni sous forme d'emprunt à une autre langue ni sous forme d'autre type de néologie;

exemples:

ma:ti « camarade (vieilli), Créole » < sr. mati « camarade »

sine:si « Chinois » < sr. snesi

pele:le « pain » < sr. brede

aleisi « riz » < sr. areisi

ale:miki « citron » < sr. lemki

pate:le « bouteille » < sr. batra

kala:si « verre à boire » < sr. grasi

nuya:li « nouvel an » < sr. njoenjari

À ces emprunts au sranan viennent s'ajouter des emprunts au créole guyanais:

puwe:la « bâche » < cr. pwela

pil « lampe de poche » < cr. pil

Dans la majorité des cas, ceux-ci sont ou bien en concurrence avec les emprunts au sranan (a) ou bien apparaissent avec une distribution géographique précise comme variantes des emprunts au sranan (b):

(a) monti « montre » < cr. mont ~ olo:si < sr. oloisi

bwe:ti « boîte » < cr. bwat ~ bele:kili < sr. brekri

- (b) mu:nu «personne» < cr. moun ~ su:man < sr. soema
legliz «église» < cr. legliz ~ ke:lege < sr. kerki

Ces dernières variations renforcent la répartition dialectale entre aire orientale, plus sensible à l'influence du créole guyanais et aire occidentale, plus ouverte à celle du sranan.

On rappellera ici que les Galibi au XIX^e siècle s'étaient regroupés dans la zone du Maroni et qu'ils y vivaient à l'écart de la colonie. Cependant, il faut noter que vers le milieu du XIX^e siècle, l'histoire du bas Maroni change avec la création d'Albina puis de Saint-Laurent et plus tard les activités liées à la découverte de l'or. Albina est un petit centre commercial dont kloos (1971) nous dit que malgré sa petite taille, il était une réduction de la société pluriculturelle surinamienne où se côtoyaient des Chinois, des Indiens de l'Inde, des Javanais, des Créoles, des Hollandais, des Amérindiens acculturés, chacun des groupes parlant sa propre langue en plus du sranan, des Djukas et d'autres Noirs Marrons du haut et moyen Maroni, des Wayana et des Arawak, sans compter les visites quotidiennes de Galibi.

C'est comprendre le poids véhiculaire du créole et son importance dans les échanges; pour les Galibi le sranan semble d'abord avoir été la langue du contact avec le monde des Blancs, tout en indiquant également une certaine convivialité avec celui des Créoles: c'est aussi la langue des relations de compéage et des jeux par exemple.

En Guyane française, le créole guyanais a supplanté pour une grande part le sranan comme langue d'origine des emprunts, mais le rôle des créoles dans ce contact paraît bien le même, c'est à la langue véhiculaire quelle qu'elle soit qu'emprunte le galibi.

Actuellement la situation de contact interlinguistique a changé dans la mesure où les créoles ne paraissent plus être à la source de l'emprunt, remplacés par les langues européennes. La situation n'est cependant pas toujours claire dans la mesure où les formes empruntées, qui, pour diverses raisons ne sont pas intégrées phonologiquement au galibi, ne sont pas toujours imputables à l'une ou l'autre langue.

kafé «café»
chapo «chapeau»
ariko «haricot»

Nous rejoignons ici une question liée à l'évolution des créoles, mais on peut noter une tendance des jeunes Galibi à utiliser une forme phonologique semblable à celle du français, dans le cas de mots comme:

alümet alors que l'emprunt au créole alimet existe, ou encore bwat à côté de bwe:ti,
pikür à côté de piki. etc...

Il reste à définir, dans ce processus, la part du bilinguisme français/galibi installé avec la scolarisation en français, la part que prend le français comme langue

véhiculaire, sa connaissance, comme c'est le cas pour le hollandais au Surinam, devenant nécessaire dans un nombre croissant de domaines, notamment ceux qui sont liés à la vie urbaine et au monde du travail salarié.

Deux aspects des contacts entre les créoles et le galibi méritent encore d'être soulignés. Le sranan semble avoir un poids linguistique au Surinam que n'a pas eu le créole en Guyane — il faut se rappeler le nombre d'esclaves respectifs dans les deux colonies au moment où ils s'élaboraient : en 1777, 8441 en Guyane, à la même époque 75 000 au Surinam. Langues des contacts, les créoles ont dû être perçus comme des langues dominantes par rapport aux langues amérindiennes, comme en témoignent les expressions créoles, intercalées dans les récits, par exemple, mais cette situation est aussi en évolution.

Nous terminerons cette tentative de cerner les apports réciproques des langues créoles et du galibi en les comparant. On s'aperçoit en effet que contrairement aux langues créoles dont la part d'emprunts d'origine karib semble restreinte, la langue galibi a largement puisé dans leurs lexiques. L'observation de la structure générale du lexique moderne du galibi montre que les objets et les êtres ont généralement été introduits dans la langue avec leur nom d'origine.

Dans la mesure où le galibi innove volontiers également par néologie de sens ou de forme, se prêtant facilement à la description, quelle motivation le pousse à emprunter? On peut penser que contrairement aux créoles, le galibi a cherché à s'approprier l'inconnu par le biais de la langue, ce que pourrait corroborer la conception du langage chez les Galibi, rapportée par DE GOEJE «les Kalina disent que... les mots de leur langue sont adéquats aux choses», et citée par Queixalos (1989) qui qualifie cette attitude de «réaliste».

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Atlas de la Guyane*, 1979, Départements français d'Outre-Mer, N° 4 — la Guyane, CNRS/ORSTOM.
- BIET, A. 1896, «Les Galibis : Tableau véritable de leurs mœurs avec un vocabulaire de leur langue (1661)», Rem. et publié par Aristide Massé; *Revue de Linguistique*, juillet/octobre, Paris.
- BOYER, P. 1654, *Véritable relation de tout ce qui s'est fait et passé au voyage que M. de Bretigny fit à l'Amérique occidentale*, Paris.
- CONTOUT, A. *Langues et cultures guyanaises*, Cayenne.
- CREVAUX, J., SAGOT, P., ADAM, L. 1882, *Grammaire et vocabulaires roucouyenne, arrouague, piapoco et d'autres de la région des Guyanes*. Paris, Bibliothèque linguistique américaine, VIII.
- DE GOEJE, C. H., 1910, *Études linguistiques Caraïbes*, Amsterdam; *Verhandelingen van de Koninklijke Akademie van Wetenschappen, Afdeling letterkunde*, n.r. 10 (3).
- FAUQUENOY SAINT-JACQUES, M., 1972, *Analyse structurale du créole guyanais*, Coll. Études Linguistiques 13, Klincksieck, Paris.

- FAUQUENOY SAINT-JACQUES, M., 1986, «Cent ans de l'histoire du créole guyanais: continuité ou divergence?» *La linguistique*, vol. 22, fasc. 1: 109-124.
- FRIEDERICI, G., 1960, *Amerikanistisches Wörterbuch und Hilfswörterbuch für den Amerikanisten*. Hamburg, Cram, de Gruyter and Co.
- GRENAND, F., 1989, *Dictionnaire wayapi-français, lexique français-wayapi (Guyane française)*, Coll. Langues et sociétés d'Amérique traditionnelle 1, Peeters/SELAF, Paris.
- GRENAND, P., MORETTI, C., JACQUEMIN, H., 1987, *Plantes sauvages traditionnelles en Guyane, Créoles, Palikur, Wayapi*, Coll. Mémoires n° 118, Ed. ORSTOM, Paris.
- HOFF, B. J. 1968, *The Carib Language, Phonology, Morphology, Texts and Word Index*. Martinus Nijhoff, The Hague.
- KLOOS, P., 1971, *The Maroni River Caribs of Surinam*, Van Gorcum and Comp., Assen.
- LEMEE, A., 1952-56, *Flore de la Guyane française*, Ed. Paul Le Chevallier, Paris.
- PICANCO MONTEJO, Fr. (ed.), 1988, *Nò Djisone Kbeuol-portxige*, Ed. Mensageiro.
- QUEIXALOS, F. 1989, «Les conceptions linguistiques des Indiens Américains», in AUROUX, S. (Ed.) *Histoire des idées linguistiques*, Tome I, Pierre Mardaga, Liège.
- RENAULT-LESCURE, O., 1985, *Évolution lexicale du galibi, langue caribe de Guyane française*, Coll. TDM, F 16, Paris.
- WESSELS BOER, J. G., 1965, *Flora of Surinam, Palmae*, Vol. V, Part. 1 E. J. Brill, Leiden.
- WOORDENLIJST, SRANAN, *Nederlands, English*, 1980, Evaco, Paramaribo.